

**"Le soleil brillait, n'ayant pas d'alternative, sur le rien de neuf"**  
**Un vacancier comme un autre, le poète au quotidien : Samuel Beckett, chemise**  
**déboutonnée, sacoche, pieds nus dans ses sandales**

Il ne faut point confondre un auteur avec ses personnages, certes non. Et de toute façon, il importe de ne jamais retenir d'un être humain un portrait définitif. Ce qui n'empêche pas d'avoir telle ou telle image, éminemment différentes, de Samuel Beckett : "visage aux contours anguleux, dont le temps et la réflexion ont buriné les traits. Le nez altier, le regard lucide et sévère, la toison aux reflets métalliques, bref, une architecture impressionnante que cette tête", a dit un jour Max Frisch. Bien souvent, ce visage était mis en scène pour des séries en noir et blanc avec dramaturgie des effets de lumière. Autant de monuments en images dont émane une aura, plutôt que des photos et encore moins des instantanés. Avec Paris en décor de fond, dans des cabinets de travail encombrés de livres ou sur des scènes de théâtre quelque part en Europe.

C'est pourquoi les photos de cet ouvrage sont tellement étonnantes : Samuel Beckett qui flâne, l'air décontracté, comme n'importe quel vacancier au quotidien. Le poète qui célébra le silence se balade en 1978 à Tanger, en short et en sandales : il arpente de son pas de cigogne la promenade du bord de mer. Passe devant des femmes voilées et des éventaires de fruits. Chemise ouverte et sacoche sur l'épaule. Conversant avec son épouse. Agréable et évidente intimité de ce couple bronzé par le soleil marocain qui se fraie un passage entre les voitures.

Ces photos évoquent des aspects inconnus de la personnalité de Beckett, différents de ceux que livrent les sévères clichés en noir et blanc habituels. Creusées croit-on par un douloureux travail de réflexion, les rides se

transforment ici en merveilleuses ridicules nées du rire. Peut-être que sous le soleil éclatant et la lumière métallique de Tanger, l'homme repense à la première phrase de son premier roman : "le soleil brillait, n'ayant pas d'alternative, sur le rien de neuf ". Ses longues jambes nous font penser que dans les années 70, Beckett se concentrait dans ses pièces de théâtre sur des hommes et des femmes qui n'étaient plus que des éléments de corps morcelés, atteints de dysfonctionnements, incapables de se mouvoir librement, existences réduites à l'état de troncs. Longues jambes de celui qui pratiqua frénétiquement le sport dès sa prime jeunesse, fut champion de boxe au lycée, un brillant joueur de cricket et un motard casse-cou.

Les dernières photos à Tanger présentent un Beckett marchant le long de la plage, silhouette à la Giacometti qui s'éloigne, de plus en plus petite, pour finir par disparaître à l'horizon. À un moment, il suit du regard un garçon qui tape dans un ballon devant lui. Handke lui ayant demandé un jour ce qu'il regardait à la télévision, Beckett lui répondit en ricanant : le football !

Le photographe François-Marie Banier affirme dans la brève introduction à son album qu'il ne connaissait aucunement Beckett, lorsqu'il le découvrit en 1978 sur la promenade du bord de mer. Il avait seulement remarqué son pas de cigogne, cette silhouette maigre en train de marcher. Les deux hommes se lièrent d'amitié et ne se perdirent plus jamais de vue jusqu'à la mort de Beckett. Ce petit livre se termine sur des clichés en noir et blanc pris à la fin de l'été 1980, quelques mois avant le décès de l'écrivain, dans la maison de retraite où il s'était installé après la disparition de sa femme. Une petite chambre aux allures de cellule, un lit, une table, une chaise, sinon rien. C'est là qu'on retrouve toute l'aura de Beckett, sec et frêle, des yeux de chouette derrière des verres épais ; mais un homme toujours debout, droit comme un "i".

Alex.

(Traduction de Josie Mély)